

Erving Goffman est un sociologue américain en activité dans la seconde moitié du XX^e siècle. À l'époque, la sociologie se pratiquait surtout par entretien, dans un bureau, le-lax sociologue en costume-cravate ; cette manière de procéder est assez intimidante pour les enquêté·sx et encourage entre-autre le biais de désirabilité, c'est-à-dire le changement par les enquêté·sx des réponses en fonction de ce que l'on pense que enquêteur·tex veut entendre.

S'intéressant aux marges de la société, Goffman décide de passer à une sociologie de terrain, et donc d'enquêter pendant plusieurs mois un hôpital psychiatrique de Washington sous la couverture d'infirmier. Il étudia donc les interactions sociales dans une observation participante intégrale, ce qui est assez impressionnant, mais surtout problématique étant donné qu'urex des enquêté·s n'a consenti à l'investigation. À partir de ses observations, Goffman développa plusieurs concepts ; notamment celui de « stigmaté ».

Ce sont les patient·e·sx des hôpitaux psychiatriques qui sont appréhendé·sx sous le prisme du stigmaté, mais le concept peut servir à désigner une population plus large. La stigmatisation signifie que lorsqu'un individu présente une différence (physique, psychique, psychologique), une certaine dynamique se mettra en place dans ses relations sociales. D'un côté, il y aura l'acteur·tex stigmatisant·tex, qui perçoit son-sax interlocuteur·tex à partir d'un trait jugé « anormal » (Dellas&Milly), et de l'autre, l'acteur·tex stigmatisé·tex, qui est alors discrédité·tex par sa non-conformité avec les corps dominants. L'acteur·tex stigmatisé·tex assimile son stigmaté de deux manières ; l'assimilation primaire se passe lorsque l'acteur·tex stigmatisé·tex cherche à masquer sa différence (iel·x adapte son comportement ou son apparence pour tenter de se fondre dans les corps dominants), cependant Goffman insiste sur le fait que le stigmaté resurgit toujours. L'assimilation secondaire consiste à assumer sa différence, certain·e·sx vont même jusqu'à l'exagérer, voire l'amplifier. Dans ce cas-ci, l'acteur·tex stigmatisé·tex fait le choix d'agir en fonction de ce que les acteur·te·s stigmatisant·e·sx attendent selon leurs préjugés(c'est une sorte de renforcement des attentes).

Dans son enquête, Goffman montre par exemple qu'une personne souffrant de schizophrénie peut comprendre lesquels de ses comportements lui ont valu ce diagnostic, la personne conscientise ses comportements stigmatisants, et peut faire le choix (dans la mesure où les personnes ont une certaine agentivité selon leur situation) de perpétuer ses comportements et donc procéder à une forme de renforcement de sa propre stigmatisation.

Pour résumer, lorsqu'une personne présente un stigma social, cela impacte sa présentation de soi, notamment du fait de sa propre assimilation (primaire ou secondaire) de son stigmaté. La personne stigmatisée se trouvera beaucoup plus fréquemment dans une situation de domination dans ses interactions sociales, et sa domination est légitimée par la manière dont la société fonctionne ; il est communément admis d'enfermer dans une institution totale (les hôpitaux psychiatriques) les personnes présentant un stigmaté neuro-atypique.

Le concept d'« institution totale » nous provient de Goffman, et peut se rapprocher de ce que Michel Foucault appelle les « institutions disciplinaires » ; ce sont des lieux clos où les

personnes qui les fréquentes sont coupées du monde extérieur le temps qu'elles résident dans l'établissement (qui peut être de résidence, de travail, ...). Le mode de vie de ces personnes est discipliné par une série de règles imposées par une autorité. Les institutions totales peuvent être totalitaires, comme les prisons, les camps, les hôpitaux psychiatriques, mais les internats et les orphelinats peuvent aussi être considérés comme tel. Ce sont donc des lieux où les rapports de domination sont plus courants, plus banalisés, et souvent plus violents.

Il est peut-être intéressant d'élargir le concept de stigmat social en l'appliquant aux personnes qui ne sont pas perçue·sx comme des hommes. Si le stigmat c'est être désavantagé·x discriminé·x, et déshumanisé·x dans une interaction, est-ce qu'être perçue·x comme une femme ne serait pas un stigmat social ?

Je tiens à préciser que si on considère qu'être une femme, donc que faire partie d'une catégorie sociale dominée, c'est posséder un stigmat, alors ce concept peut aussi s'appliquer aux minorités racisées et sexuelles, ainsi qu'aux personnes prolétaires. Pour ce texte-ci, je vais me concentrer sur « être une femme » en restant large et en ne me basant que sur mon expérience de personne perçue comme telle, blanche, de classe moyenne, et faisant des études, donc ce que j'écris n'est pas complet et manque sûrement de nuance, et il serait plus intéressant de mener des recherches davantage scientifiques qui se préoccupent des conséquences de l'ethnicité, des minorités sexuelles et de l'origine sociale sur la possession d'un stigmat.

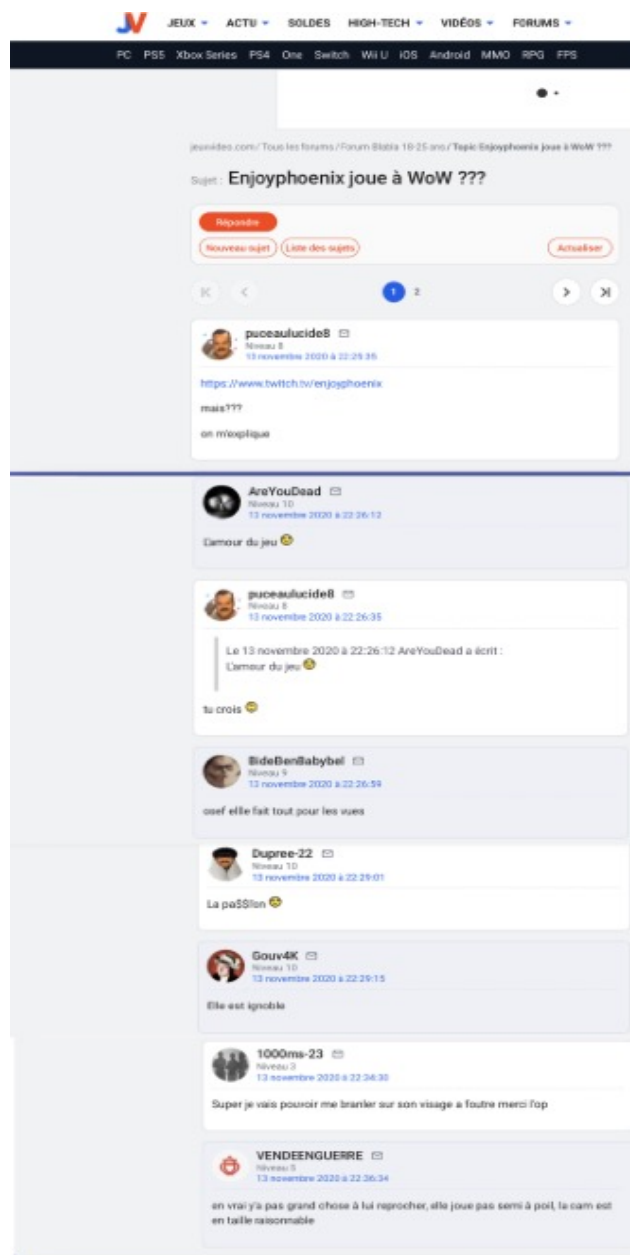
Nous allons déterminer en quoi il est stigmatisant d'être une femme d'abord dans son capital culturel, puis dans ses techniques du corps et dans ses représentations du corps.

Les consommations culturelles des femmes sont beaucoup moins valorisées que celles des hommes ; sur internet. Pour ne donner qu'un exemple ; on peut assez facilement témoigner des vagues de haine que reçoivent les fanbases des artistes musicaux connotés « pour femmes » (groupes de Kpop, les chanteuse·sx pop, ou même à l'époque où les Beatles n'étaient écoutés presque que par des femmes, le groupe était peu crédité). Lorsque l'on est perçue·x comme une femme, on va nous diriger vers un certain type de média culturel et on nous pousse à consommer certaines choses culturelles plus que d'autres, davantage attribuées aux garçons. Les choses culturelles que l'hégémonie (la culture dominante) nous pousse à consommer lorsque l'on est une femme sont peu reconnues comme faisant partie de la culture légitime, c'est-à-dire qui est reconnue socialement et valorisée dans les institutions (écoles, musées, centres cultures, médias de masse). Alors, le capital culturel (l'ensemble de nos connaissances et de nos biens culturels) féminin, qu'il soit musical, littéraire, ou filmographique, est beaucoup plus facilement méprisé et dévalorisé.

Je tiens à nuancer ici aussi ; le « capital culturel féminin » n'existe pas, car en fonction justement de notre positionnement dans le champ social et de nos appartenances à une ou des minorités, les femmes ne possèdent pas le même bagage culturel, mais j'utilise ces termes pour pointer que les objets culturels typiquement attribués aux femmes et ceux qui ont des audiences majoritairement féminines sont dévalorisés et rendus illégitimes.

Le stigmat culturel peut alors être assimilé à différents niveaux. D'abord, nous avons la possibilité de nous tourner vers la culture patriarcale pour être crédité·x et écouté·x. Cela

peut aller jusqu'à la tendance à se détacher entièrement des choses culturelles attribuées aux femmes, au risque de ne plus être perçues comme « assez féminine ». Cependant, étant toujours perçue·sx comme femmes, il nous sera demandé d'être extrêmement pointilleuses et d'avoir des connaissances hors du commun sur le sujet culturel auquel on s'intéresse. Si on prend un exemple simple mais efficace, lorsqu'une personne perçue comme une femme s'intéresse aux jeux vidéos, la communauté essentiellement masculine lui demandera de prouver son amour pour les jeux en l'interrogeant sur des sujets extrêmement précis (à l'époque EnjoyPhoenix était bombardée de questions d'hommes qui ne faisaient même pas partie de sa communauté sur World of Warcraft parce qu'ils ne l'estimaient pas assez légitime à en parler).



Donc, bien que l'assimilation du stigmat soit primaire, le stigmat se révèle toujours. Mais l'idéal pour l'environnement patriarcal, c'est une femme qui s'adapte, qui est curieuse de la culture masculine, mais reste étrangère à celle-ci ; les personnes perçue·sx comme femme

produisent moins la culture hégémonique (pour des raisons de représentations ; les personnes stigmatisées sont évidemment moins représentées socialement), on la côtoie mais on en reste éloigné·x. Dans le même temps que cette curiosité, on doit cultiver une partie de « culture féminine » de manière confinée, dans son cercle privé féminisé.

Ensuite, il y a une minorité de femmes qui revendique totalement et consomme exclusivement du contenu ciblé pour femmes, acceptant alors une certaine marginalisation, mais possédant donc une communauté de proximité, qui consomme les mêmes choses culturelles, et qui sont dès lors éloigné·sx des cultures dominantes, ce qui leur permet entre autre de limiter leur confrontation à des situations de domination, étant donné que leur cercle social est exclusif.

Une autre manière d'appréhender le stigmate féminin serait par le corps ; nous pouvons nous aider des concepts de Marcel Mauss et de Pierre Bourdieu, qui ont appréhendé nos socialisations par les corps. On peut se rendre assez facilement compte que les personnes perçue·sx comme femme prennent moins de place avec leurs corps dans l'espace, aussi bien dans la sphère publique que privée. Nous avons l'exemple bien connu du manspreading, lorsque les hommes s'étalent sur les banquettes de bus tandis que les femmes ont à croiser leurs jambes.

Marcel Mauss (1872-1950) voit le corps comme l'espace central du social, où les « techniques de corps » sont des « montages physio-psycho-sociologiques ». Il revendique que le corps doit être étudié biologiquement, psychologiquement et sociologiquement. Cela signifie assez simplement que les personnes n'utilisent pas leurs corps de la même façon selon leur lieu de vie ; Mauss étant socio-anthropologue à l'ancienne, compare à la manière du grand partage, la façon de nager, de manger, de s'asseoir des Indonésien·sx et des Occidentaux·alex. On comprend donc que sa manière de se tenir, et d'user de son corps sont « déterminés » socialement, et sont incorporés ; on appelle cela l'habitus (selon la définition de Bourdieu : « les structures structurées prédisposées à fonctionner comme des structures structurantes »). Le constat de Mauss est que « des choses tout à fait naturelles pour nous sont historiques » et que si ces techniques du corps sont conservées, ce n'est pas parce qu'elles sont plus efficaces que d'autres, mais parce qu'elles sont utilisées et revendiquées par l'autorité sociale. Pierre Bourdieu (1930-2002) va un peu plus loin, et propose une autre définition d'habitus. Il montre que notre environnement social nous apprend et nous fait adopter des manières de nous tenir et d'user de notre corps, donc cela implique que selon notre condition matérielle, nous allons utiliser notre corps différemment. Nous possédons tou·stex des dispositions à agir, et ces dispositions sont un savoir que Bourdieu nomme hexis.

Ces manières d'utiliser notre corps sont aussi des manières de nous distinguer les un·sx des autres. Il est donc assez logique que les femmes aient des façons d'agir et de tenir leur corps qui soient différentes de celles des hommes. Cependant, dans ce cas-ci il semble qu'il est stigmatisant pour une femme d'assimiler premièrement et secondairement son stigmate ; manier et/ou présenter son corps à la manière des personnes socialisée hommes et

donc développer un autre apprentissage du/par le corps que celui qui est hégémoniquement toléré est stigmatisant, tandis que les moyens féminins de tenir et d' « entretenir » nos corps sont contraignants et méprisés bien que souhaités. Nous pouvons penser à nos manières de nous nourrir, rappelons qu'à l'adolescence, une personne (socialisé·x femme) sur quatre est concerné·x par les TCA de manière plus ou moins atténuée (selon santepubliquefrance.fr).

D'autre part, Goffman écrit qu'« il va de soi que, par définition, nous pensons qu'une personne ayant un stigmate n'est pas tout à fait humaine. Partant de ce postulat, nous pratiquons toutes sortes de discriminations, par lesquelles nous réduisons efficacement, même si c'est souvent inconsciemment, les chances de cette personne. » (Goffman, Erving. *Stigmate*, 1963). Et en effet, le corps « féminin » est perçu comme un objet (tendanciellement de désir), il est objectifié par les médias d'abord, par les personnes socialisées hommes ensuite.

L'objectification est d'abord une conception du philosophe Emmanuel Kant (1724-1804). Kant explique qu'au cours des interactions sociales, nous percevons les autres par leur personnalité qui est incarnée dans un corps. Les deux éléments sont censés être indissociables. L'objectification d'une personne serait un phénomène qui survient lorsque la perception n'est plus uniformisée, mais quand on se focalise sur le corps de la personne, ce corps devient alors exclusivement la représentation de la personne. On réduit la personne à son corps. Or, si on réfléchit à une personne uniquement par son corps et sa fonction sexuelle, on dissocie son corps de sa personnalité. On dissocie l'indissociable. Donc on réduit cette personne à son corps et plus particulièrement à certaines parties de son corps, le plus souvent aux parties sexuelles (les parties du corps qui servent à subvenir à un besoin sexuel ou les parties du corps sexualisables.) Le corps est perçu de façon "fragmentée".

À partir de ce constat, les psychologues américaines Barbara Fredrickson et Tomi-Ann Roberts développent la Théorie de l'objectification (1997) ;

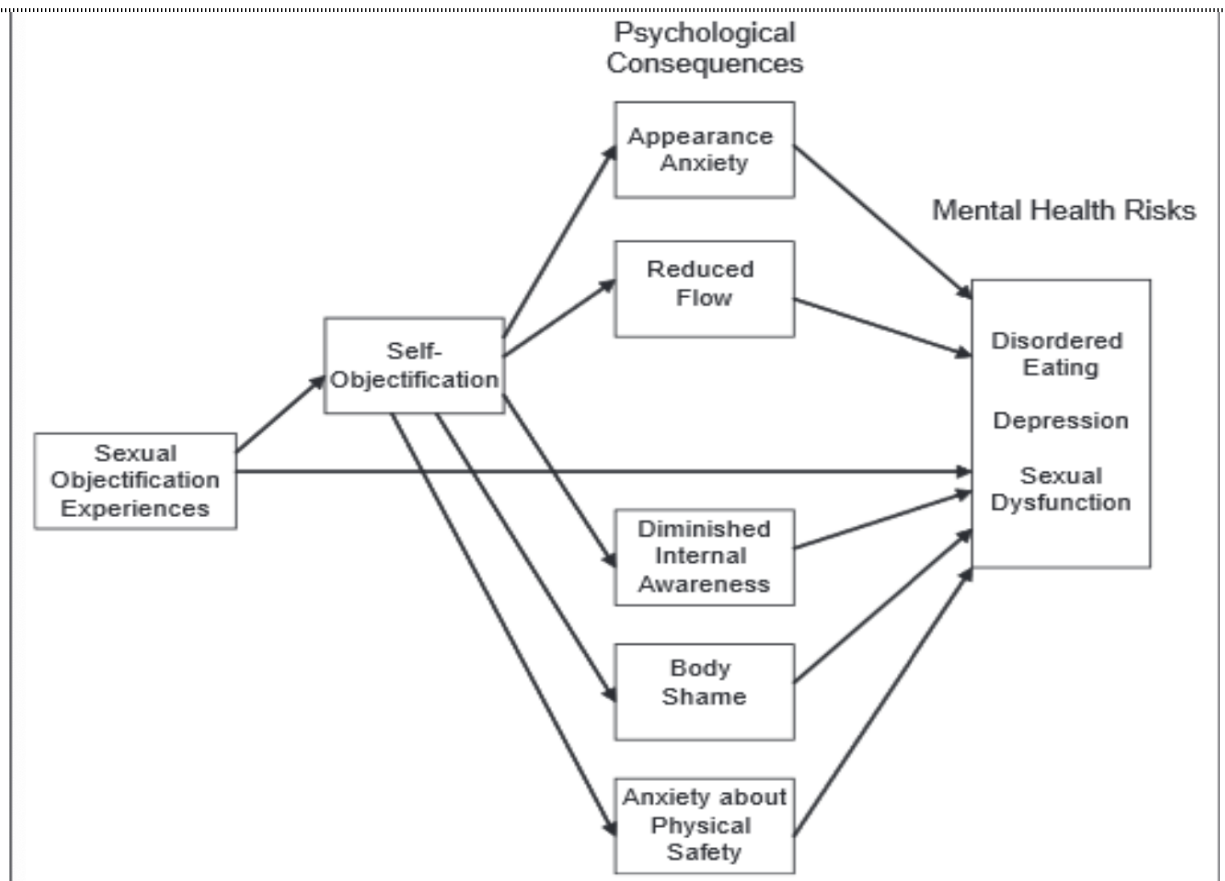


Figure 1. Model of key objectification theory tenets

Fredrickson & Roberts (1997)

À l'objectification s'ajoute l'auto-objectification (self-objectification). Il s'agit d'intérioriser l'objectification de son corps, et donc d'adopter un comportement d'objectification de son propre corps. Conséquemment, on se présente et on a un rapport à son corps qui est différent, car nous avons une perspective tierce de soi-même. C'est intérioriser le regard de l'autre et se percevoir comme l'autre te perçoit. Si on a énormément d'indicateurs qui nous montre que notre apparence a une grande importance, alors on va agir en ce sens, on va adapter son comportement aux attentes (assimilation primaire). C'est assez simplifié, mais on remarque facilement que, par exemple, les capacités mentales des personnes socialisées femmes sont moins mises en avant dans les médias par rapport à l'aspect purement physique.

Au niveau cognitif (la cognition est l'ensemble des processus mentaux qui se rapportent à la fonction de connaissance et mettent en jeu la mémoire, le langage, le raisonnement, l'apprentissage, l'intelligence, la résolution de problèmes, la prise de décision, la perception ou l'attention.) même la perception du corps sexualisé change par rapport à celle d'un corps non-sexualisé. La manière dont notre cerveau perçoit un corps sexualisé est la même que celle lorsque l'on perçoit un objet ; le cerveau discerne de manière analytique un objet et un corps sexualisé (le cerveau analyse parties par parties l'image de l'objet/du corps) tandis qu'un visage par exemple est perçu de manière globale (on ne perçoit pas chaque élément un à un mais la globalité du visage). (Stekelenburg & de Gelder, 2004). Quand nous percevons quelqu'un sexualisé, on ne distingue plus cette personne comme un humain mais comme un objet au niveau cognitif.

Selon une autre étude (Loughnan et al., 2010), lorsque nous sommes exposé·sx à une image sans visage on tend à attribuer moins de traits d'humanité que lorsque l'on voit une image de corps avec visage. Cela signifie que l'on attribue une moindre agentivité, un moindre statut moral, moins de compétences et moins de moralité à un corps seul. Donc, un corps « féminin » objectifié (donc perçu comme corps-objet) est plus enclin à la déshumanisation qu'un corps non-objectifié. Si on objectifie, on déshumanise et donc on adopte des comportements de discrimination.

La notion de corps-objet, ou objet-sexuel est plus qu'une simple figure langagière. C'est littéralement ce qu'il se passe dans nos cerveaux. La sexualisation est un facteur clé induisant l'objectification, la déshumanisation et la discrimination à l'égard de personnes sexualisées.

Cela a une série d'implication dans la société et de l'éthique des médias.

Le stigmatisme du corps féminin se produit donc aussi en dehors du social ; au niveau cognitif, et se réalise par touste·sx, étant donné qu'il est engendré en dehors de nous-même ; par l'hyper-sexualisation du corps « féminin » concrétisée en partie par les médias.

Le stigmatisme féminin, comme les autres stigmates, reste un moyen de dominer la personne stigmatisée tant que sa non-conformité avec la culture et la représentation hégémonique est perçue comme une anormalité ou une différence. Que l'assimilation du stigmatisme féminin soit primaire ou secondaire, la personne perçue comme femme ne sera jamais tout à fait légitimé·sx et reconnue·sx, ni tout à fait valorisé·sx, et toujours dominé·sx.